
***L'Insomnie* de Tahar Ben Jelloun, une architecture de la profusion**

Tahar Ben Jelloun's *L'Insomnie* : An Architecture of Profusion

Bouchra El Khalfaoui

Doctorante

Université Abdelmalek Essaâdi - Tétouan, Maroc

RÉSUMÉ : Dans son roman *L'Insomnie*, Tahar Ben Jelloun s'interroge à travers son personnage sur la condition humaine, il pense la vie autrement en rendant utile l'insomnie pour purifier l'espace. En effet, l'antihéros est un scénariste qui devient un tueur en série pour se soulager du manque du sommeil, il hâte la mort des personnes grièvement malades et de ceux qui excellent dans les injustices sociales et politiques. De chaque crime, il gagne des points de sommeil qui varient selon le degré du mal que ses cibles infligent aux gens. Cette mission lui impose des identités et des déplacements faisant ainsi de l'espace une architecture qui refuse la stabilité, il le restructure selon des formes binaires, symétriques et labyrinthiques. Le jour où il fait son grand coup, il jouit d'un sommeil qui lui permet de franchir l'au-delà, un espace où le temps et les objets n'ont ni logique, ni sens. Ce texte s'offre également comme une spatialité où atterrissent les œuvres artistiques et littéraires qui ont marqué l'auteur. De plus, il se prête au lecteur comme une invitation à élaborer une autre vision du monde...

MOTS-CLÉS : Espace, mal, humanisme, mort, vision.

ABSTRACT: An insomniac cleansing space from human impurities to earn slumber, the narrative presented in the novel *L'Insomnie* is far from being the simple product of the story telling dimension; it defies the public to bring upon the surface a utopic version of human existence, a world that aspires to be purified from its ailments, vileness, and sins. Through a complex space structure, the mesh of the story dilutes the events in between confusing symmetries, convoluted mazes, mirroring, impregnation, contradiction and even deidentification, where the protagonist fluidly leads the readers on a "journey of unburden" to silence his insomnia. Furthermore, the work sets the narrative itself as a space that welcomes a blunge of philosophical causes, as an invitation for contribution to the birth of the utopia: A cleansed world.

The approach of this analytic study is mainly interpretative and comparative. In a nutshell, the aspects of intertextuality strongly present throughout the narrative not only does it demonstrate the author's bookworm tendencies but also evocate a deep effort towards a generalized condensed cause : the new entrance of a humanism that purges humankind's world.

KEYWORDS : Space, evil, humanism, death, vision.

Introduction

Dans un monde délaissé, la réflexion sur l'existence et la condition de l'Homme devient de plus en plus un devoir et une entreprise urgente chez les romanciers. Par l'écriture, ils remettent en question la vérité du monde et en donnent une autre vision particulière. Repenser la vie et remettre l'ordre autrement ne peuvent se passer de l'Homme et de l'espace qu'il occupe comme lieu d'expérience et élément référentiel. En jouant avec les mots, Tahar Ben Jelloun, dans son roman *L'Insomnie*, médite sur l'illusion du monde et s'interroge sur le devenir de son pays le Maroc, il pense la vie autrement en mettant en scène des personnages de différentes catégories sociales. Des hommes politiques aux

médecins, il passe par des scénaristes, des artistes, des juifs, des trafiquants de drogue, etc. Très conscient de la débacle des espérances et la disparition des valeurs, il assigne à son anti-héros insomniaque un pouvoir qui le place sous l'égide de l'autorité divine. Tout au long du récit, il arpente les itinéraires de sa mémoire et relève le défi de restructurer l'espace afin de lui rendre sa rigueur, il abrège les souffrances des malades et leur facilite l'accès au monde de l'au-delà. Avec sa lucidité et son grand dynamisme, il regarde les détails, circule dans l'espace et se métamorphose selon les situations. Ce qui donne au texte une architecture inépuisable de lieux, de situations et de perceptions étranges. À travers une approche interprétative et comparative, notre travail se focalise sur le nouveau regard que porte l'auteur sur l'Homme et son espace.

1. Un humanisme purifiant l'espace

Dans ce récit, le narrateur est un scénariste qui aspire à rendre le monde qui l'entoure parfait, mais l'humanisme qui l'habite dépasse les normes et instaure une nouvelle forme faisant de la tragédie humaine une invention et non pas une évidence. Il vit à Tanger, une ville côtière au nord du Maroc et souffre de l'insomnie. Décidant d'aller à la source de ce qui l'empêche de dormir, il fait des problèmes sociaux où baigne l'humanité et plus précisément son pays un prétexte pour sa mission. Malgré les difficultés qu'il rencontre, il décide d'agir, il erre et spatialise le monde en s'y ancrant selon les situations qui exigent son intervention : « l'homme regarde le monde et le monde ne lui rend pas son regard. L'homme voit les choses et il s'aperçoit, maintenant, qu'il peut échapper au pacte métaphysique que d'autres avaient conclu pour lui, jadis, et qu'il peut échapper du même coup à l'asservissement et à la peur. Qu'il peut..., qu'il pourra, du moins un jour »¹. Là où il se trouve, il se forge des identités qui influent sur ses actions et ses relations. Pour réhabiliter l'Homme et son espace, il porte un nouveau regard sur la vie des personnes qui souffrent, son humanisme relève d'un double fond contradictoire tout au long du récit, il anticipe la vie des bonnes et honnêtes gens dont leurs maladies sont incurables et dont les soins ne servent qu'à aggraver la souffrance, il s'évertue pour leur procurer de la dignité. Toutefois, il anticipe la mort des personnes qui oppriment les gens et qui les plongent dans le mal.

Dès le début du récit, la subjectivité et l'objectivité du narrateur s'entremêlent et créent chez lui un doute, il médite et prétend qu'il doit se transformer en tueur pour vaincre le poids infernal de son insomnie. Malgré l'amour qu'il voue à sa mère, il anticipe sa mort pour la soulager de la maladie. Ce qui lui procure quelques mois de sommeil comme récompense de son action. Mais après un certain temps, son problème est de retour. Pour le surmonter et s'endormir, il essaie d'entreprendre une spatialisation positive de sa chambre. Il la rééquipe et lui donne une conception qui la sépare du bruit du monde extérieur : « Dans ma chambre, les rideaux étaient épais et tirés. Un rideau entre moi et le monde. Je tenais à être isolé. Aucun bruit non plus. Je m'étais équipé pour que rien ne contrarie mon sommeil »², mais cette solution n'aboutit pas à ses espoirs, son activité

1 Robbe-Grillet, A. (1963). *Pour un nouveau roman*, France, Les Éditions de Minuit, p. 65.

2 Ben Jelloun, T. (2019). *L'Insomnie*, France, Éd. Gallimard, p. 12.

spatialisante se refuse d'être réparatrice. Par conséquent, il tente une autre expérience en voyageant à Ouazzane pour se résigner à une récidive, le meurtre de la mère lui sera le point de départ de son itinéraire humaniste, il s'ensuit par un crime dont la victime est cette fois-ci sa demi-sœur aînée, c'est une femme qui lui rappelle la gentillesse et la tendresse, mais elle cumule plusieurs maladies et elle n'a plus le goût de vivre. Ce deuxième assassinat lui permet de retirer quelques mois de sommeil.

Cependant l'humanisme du narrateur prend une autre tournure pour remplir cette fonction dialectique si courante chez Tahar Ben Jelloun, le narrateur acquiert plus d'avantages de sommeil selon l'importance de la personne ciblée et selon son degré de mal dans son entourage. Il s'attelle et emprunte des chemins qui le mènent aux gens dépouillés d'honneur et dont la réputation est imméritée. À ses yeux, ils ne devraient pas avoir de place dans l'espace, ils le souillent dans tous les sens en mettant en danger la vie des jeunes générations et en détruisant leurs rêves. C'est ainsi que ses déplacements se multiplient et ses plans s'accroissent davantage, il a hâte de leur provoquer l'instant final. Par exemple, pour tuer le Pointeur, un instituteur pédophile qui vient de rentrer aux urgences suite à un accident, le narrateur est accompagné et soutenu par son complice Tony, les deux s'engagent religieusement pour venger deux filles de leurs familles et des milliers d'enfants dont les parents gardent le silence et s'enlisent dans la honte et le malheur. Vu les agressions sexuelles et le traumatisme que cet homme pourri a infligés à ses victimes, le narrateur se déguise en médecin chirurgiste et s'introduit dans le bloc, il prend tout son élan pour l'écraser et débranche tous les tuyaux qui le gardent en vie..

L'idée de se débarrasser des personnes qui empestent l'espace se poursuit, le « hâteur de mort » et son ami Tony se donnent une mission à l'hôpital militaire de Rabat, au royaume du Maroc, pour tuer un grand tortionnaire qui travaillait au service de Basri, l'ancien ministre de l'intérieur pendant les années de plomb. Très choqué par les injustices, les tortures et les disparitions que le pays a fait subir aux Marocains, le complice avait planifié ce meurtre avec minutie surtout que la victime ciblée est une personnalité de poids. Ayant quelques connaissances en médecine, Tony se charge de préparer une injection létale intraveineuse qui accélère la mort de sa proie, malgré la garde renforcée devant sa chambre, les deux parviennent à s'y introduire, le narrateur change d'identité dans ce nouvel espace et passe pour son fils et Tony pour son chauffeur, si l'un est guidé par l'insomnie et l'humanisme, l'autre par la vengeance, ils accomplissent bien leur mission et le narrateur gagne à satiété une grande quantité de points crédits sommeil, l'idée d'en finir avec cette mission s'installe chez lui.

Jouissant d'une longue durée de sommeil, les nuits blanches sont de retour, il faut trouver une autre victime de grand calibre. Il a une proposition lors d'une rencontre avec Linda, une actrice italienne et divorcée d'un millionnaire marocain et trafiquant de drogue. Ce dernier dont l'apparence est fallacieuse s'appelle Hadj Hmida et on le surnomme « le Loup », « le Chacal » ou « le Serpent », il a été initié au métier par des grands mafieux siciliens, mais par la suite, ce sont eux qui travaillent pour lui vu ses stratagèmes et ses intentions malicieuses. Outre les bateaux où ils invitent des connaissances et des prostituées, il possède des centaines d'hectares dans le Rif, à Tétouan et à Tanger, des régions nordiques

marocaines. Pour détourner l'attention de ses activités, il se fait un portrait idyllique en s'occupant des familles pauvres, en rendant service à tout le monde et en construisant des mosquées. Selon les gens, c'est un homme brave et généreux. Comme il détruit la vie des jeunes et celle de sa femme, celle-ci demande au narrateur de l'aider pour s'en débarrasser une fois pour toutes et l'informe qu'il souffre d'une insuffisance cardiaque. De prime abord, le narrateur hésite à tenter ce coup surtout que le fait de confronter un homme pareil peut lui courir le risque d'être arrêté ou étranglé, de même sa garde est mobilisée jour et nuit. Mais il se plie enfin à son désir d'avoir des nuits de sommeil. Après plusieurs essais, le narrateur parvient à trouver une piste qui peut le mener à Hadj Hmida, sachant que ce trafiquant fréquente le Café Central à Tanger, il demande au patron de leur fixer un rendez-vous et il fait semblant qu'il s'agit d'une affaire de transport de la marchandise sur un avion privé. Le millionnaire se montre intéressé et accepte de voir le narrateur sur un yacht au loin. Dès son arrivée, le narrateur se présente comme étant « l'ange exterminateur » qui vient pour hâter sa mort, le Loup ne le prend pas au sérieux et éclate de rire, il croit que c'est sa manière de faire du chantage, mais l'anti-héros le prive de sa trousse de médicaments et continue à le vexer et le fatiguer jusqu'à ce qu'il meure lentement.

Le sommeil réclame le scénariste pour une longue durée, mais ses nuits deviennent par la suite un calvaire, il cible pour la dernière fois M. Touhami Ben Miloud, le banquier le plus riche du Maroc, il lui envoie une lettre dans laquelle il lui propose de réaliser un film de sa vie, mais il est à la Mecque. En attendant son retour, le narrateur essaie d'avoir de ses informations et surtout de son état de santé, il prend contact avec Lamia, une de ses anciennes maîtresses, puis avec Hassan, son chauffeur, son garde du corps et son espion. Le banquier est un bon vivant qui n'a aucune trace d'humanité, il possède l'une des meilleures caves de vins millésimés et une dizaine de cliniques dans le pays. Après un mois, il accepte de le voir dans un des grands bureaux de ses banques. Lors de leur première entrevue, il sympathise avec le narrateur qui lui rappelle le projet de faire de sa biographie un film ou un livre. Premièrement, il refuse, mais après un certain temps, il devient très malade et il se montre attaché à l'idée d'écrire sa vie. Au fur et à mesure que les visites de l'ange exterminateur se répètent, sa victime se fatigue de plus en plus et l'idée d'en finir avec elle s'agrandit. Cependant, le banquier insiste à lui dicter sa vie et plus précisément les circonstances et les lieux dans lesquels il a fait fortune, le jour où il est hospitalisé dans la meilleure de ses cliniques, le hâteur de mort se fait passer pour son neveu pour s'approcher de lui. Effectivement, il fait son grand et dernier coup : « je venais de réaliser le plus grand hold-up du siècle. Mes points crédits sommeil s'accumulaient à grande vitesse. J'en avais pour plus d'une vie. Je venais de toucher le plus grand héritage du Maroc. Pas en argent, ou en immobilier, juste en points crédits sommeil dont la valeur est inestimable »³. Par cette mort, le scénariste accueille à bras ouverts le sommeil et plonge dans un autre monde, il s'est trompé de scénario et n'a pas bien fait ses calculs, il s'endort pour toujours.

Pour ordonner l'espace du monde et lui ôter ses souillures, le narrateur cherche à devenir la conscience, il erre dans sa mémoire et redouble sa productivité en se faisant des figures

3 *Ibid.*, p. 241.

plurielles et en multipliant ses mobilités dans l'espace. Si ses actions prennent l'allure d'une mécanisation de la vie des gens, les interférences de la mort et de la vie, du réel et du fictif s'estompent et créent l'illusion romanesque.

2. Une architecture spatiale entre binarité et diversité

Dans ce roman, la structure ou l'organisation de l'espace prend différentes dimensions à tous les points de vue. En plus d'être un contenant et un repère plus ou moins délimité, l'espace fait partie de l'unité de l'homme, l'un ne peut se passer de l'autre. C'est un lieu de méditation qui permet à l'Homme de faire des activités spatialisantes et de découvrir des réalités et d'autres espaces où se trament des parcours existentiels.

L'insomnie se présente et s'impose au narrateur comme un être, elle lui rend compte de sa grande séparation du monde et de son immobilité dans sa chambre. Dans cet espace fermé, il la remet en jeu, mobilise ses forces et puise dans son imagination pour faire surgir d'interminables aventures. Cette situation d'insomnie et de solitude lui procure du potentiel et stimule ses déplacements d'un lieu vers un autre : « dans cette méditation, nous ne sommes pas jetés dans le monde puisque nous ouvrons en quelque sorte le monde dans un dépassement du monde vu tel qu'il est »⁴. Avec cette activité incessante de la psyché, une communication s'établit entre l'être et le monde qui l'entoure, et par la suite naîtront et se prépareront des mouvements et des actions car les espaces s'étendent à l'infini.

Une dizaine de mois après la mort de sa mère, les nuits de l'insomniaque deviennent infernales, il semble que tous les effets de son crime sont dissipés. Pour attendre le sommeil, il a tenu à ce que sa chambre soit fort équipée et séparée du monde extérieur. Mais le sommeil ne vient plus. Par conséquent, il se demande s'il faut tuer une autre personne pour dormir. En fin de compte, il transcende la barrière qui l'isole du monde et se livre à son imagination en se perdant dans les détails de la vie. Comme évidence, il essaie de choisir sa prochaine victime dans le cercle familial le plus proche. Il se voit dans une clinique privée pour mettre fin à la vie de la sœur aînée de sa mère, mais il est certain que la tâche est difficile, ses enfants la veillent à tour de rôle, c'est la raison pour laquelle, il y renonce et jette son dévolu cette fois-ci sur sa sœur, une parfaite candidate à sa libération. Comme l'espace appelle à l'action, il se mobilise alors pour céder à ses caprices. Il se déplace de Tanger à Ouazzane en passant par des villages et des villes. En arrivant, il voit une ambulance devant sa maison, avant d'arriver à l'hôpital, il a pesé de tout son corps sur elle et l'étouffe jusqu'à la mort.

Le « tueur en série » jouit de son existence le jour où il sera affecté à l'hôpital Mohammed V à Tanger pour assister les malades en fin de vie. C'est un territoire qui occupe une place centrale dans le récit et autour duquel s'articule les actions du narrateur. C'est vrai que ce lieu obéit à ses intentions, mais il bafoue la dignité des gens qui le fréquentent car leurs destins sont conditionnés par les failles de ce secteur au Maroc. Aux circonstances du lieu s'ajoutent la corruption du personnel et le nombre exponentiel des maladies et des accidents. Dans

4 Bachelard, G., *La Poétique de l'espace*, France, PUF, [consulté le 01/09/2021], p. 210 disponible à l'adresse : <https://gastonbachelard.org/wp-content/uploads/2015/07/BACHELARD-Gaston-La-poetique-de-l-espace.pdf>

cet endroit, les identités et les errances du narrateur se profilent et prennent de l'ampleur, il est tantôt médecin, tantôt fils du malade ou son neveu, ses missions se poursuivent dans les cliniques et les retombées de ces espaces sont miraculeusement inombrables car les voyages à l'au-delà sont interminables. Dès lors, ses nuits s'organisent et le sommeil le transpose dans le territoire de son inconscient où se dessinent d'autres vies et aventures.

Sans le moindre remords, le narrateur visite la tombe de sa mère. À ses yeux, il l'a aidée à mourir dignement et c'est grâce à elle qu'il a découvert le remède de son insomnie, il remarque que le cimetière se trouve dans un état déplorable. En plus des animaux disputant les restes des morts, la saleté et le manque d'entretien l'offensent énormément. Laissant ses pensées couler dans l'état d'abandon de ce lieu, l'anti-héros s'évade dans ses rêves et un miroitement s'établit entre l'au-delà et l'en-deça, il voit qu'il se trouve à Jenane Sbil, un jardin public à Fès. Assis sur un banc, il contemple ce lieu : « les chats et les chiens errants (...) l'air était sec. J'avais soif. Je me suis approché d'une fontaine. Elle était sèche. Pas une goutte. Je me suis tourné vers le lac. L'eau était gelée. C'était une glace reflétant un ciel très gris, presque noir. Pourtant nous étions en plein été »⁵. Il voit que ce lieu est habité par les personnes auxquelles il a anticipé la mort, elles passent en promenade mais incapables de se rendre compte de sa présence car une lumière s'installe entre eux comme un obstacle.

Cependant le filtre qui sépare les deux mondes semble se détériorer le jour où l'anti-héros fait son grand coup. Après avoir tué le grand millionnaire du Maroc, il est écrasé par les points de sommeil qu'il a gagnés, il plonge dans un profond sommeil voire un coma, il fait des rêves qui le jettent d'un continent à un autre. c'est un autre monde où les objets et le temps n'ont ni logique ni sens. Il se trouve dans un tunnel où rien ne bouge, puis dans une gare enveloppée par un épais brouillard, il y rencontre une actrice de la nouvelle vague. Comme son train tarde à venir, les deux personnages rentrent dans un café où il n'y a personne, ils conversent des bienfaits de l'insomnie jusqu'à l'arrivée du train à 5 h 41. Étrangers dans ce véhicule fait pour ceux qui travaillent tôt, ils descendent au premier arrêt et chacun prend un chemin différent. L'espace qui s'offre aux deux personnages a une symétrie antithétique : « le mien était tracé par un géomètre fou. Il était tout en zigzag. Je n'avais pas le choix. Il fallait le suivre et ne plus se poser de questions. Le sien avait l'air plus normal, un chemin sans entraves, rectiligne, horizontal comme la mort »⁶. Poursuivant son chemin seul, le soleil se lève et rien ne délimite l'espace, tout s'efface, pas de ciel, pas d'époque.

L'espace prend par la suite une symétrie abymée, l'auteur multiplie les mouvements de son personnage. La voie que le narrateur prend le met dans un monde étrange où se forment des brumes et des voiles. C'est un labyrinthe où il fait nuit, il est de nouveau dans une autre gare dont le nom a été effacé par la rouille et dont les aiguilles de l'horloge sont figées sur 10 h 10, il attend un train qui lui garantit du bon sommeil. De loin, il entend un ancien train qui arrive, il s'appelle *Règlement de comptes*. Outre qu'il n'a qu'un seul wagon, il dégage du bruit et de la fumée noire. En le montant, une main forte le tire en arrière pour laisser monter sa demi-sœur et sa mère aux bras d'un homme, les trois ne

5 Ben Jelloun, T., *L'Insomnie*, op. cit., p. 51.

6 *Ibid.*, p. 257.

se soucient pas de ce qui se passe à côté d'eux, il est devenu invisible dans cet endroit où rien ne prend sa place. Lorsque le train démarre, la main le lâche et il se trouve de nouveau seul sur le quai attendant de commencer sa nuit. Son bus arrive enfin, il est le seul passager, malgré le bruit du chauffeur qui chante de toute sa force, le narrateur perd les repères spatiaux et se résigne au grand sommeil.

Parfois, le romancier s'efforce de dissimuler les détails de l'espace à son lecteur, il éparpille quelques détails ici et là. Cependant, nombreuses sont les actions ou les caractéristiques des personnages qui permettent au lecteur de le reconstruire ou de lui donner au moins une charge révélatrice. Cette absence qu'elle soit préméditée ou fortuite trahit l'auteur, au fil du texte l'espace se précise. Par exemple, lorsque le narrateur parvient à nouer contact avec le millionnaire, le plus riche du Maroc, la trame narrative dit long sur l'espace :

Il m'a dit de me rasseoir, a appuyé sur un bouton et a réclamé du café et des cornes de gazelles. J'ai remarqué un léger tremblement à sa main droite (...) notre entrevue a été interrompue par un coup de téléphone. C'était apparemment un médecin, car le banquier répétait après lui des noms de médicaments, leur posologie et les notait sur une feuille. Il semblait avoir oublié que j'étais là et a déclaré devant moi stupéfait : « Effectivement, mes dernières analyses ne sont pas bonnes, je dois repasser à la clinique d'urgence. A moins que vous ne veniez chez moi, ce sera plus simple, mon laboratoire est excellent.⁷

Cet énoncé est offert au lecteur comme une spatialité détournée, il suggère que l'homme joue avec de merveilleux bonheurs, outre l'équipement de son territoire, il dispose d'un service médical chez lui, peut être qu'il vit dans un palais. Effectivement, au fil des pages, le lecteur découvre que ce banquier réside dans une villa luxueuse, mais son bonheur est drapé de malheur, la vanité de l'être s'y présente et la malédiction plane sur ce lieu. Une charge négative s'en découle, elle est traduite par les maladies que l'hôte cumule.

L'espace benjellounien refuse la stabilité et semble exercer une force qui dépasse l'homme. En effet, il prend le contrôle et les personnages n'échappent pas à son emprise, il les reflète en fonction du temps. Dans cette construction, la narration devient de plus en plus complexe et les images s'entrecroisent, ce qui crée chez le lecteur un vertige. C'est naturellement le cas du trafiquant Hadj Hmida et du grand millionnaire du Maroc M. Touhami Ben Miloud. Bien que ces deux personnages n'aient ni lien de fraternité ni lien d'amitié, la maladie, la richesse et l'égoïsme et l'incarnation du mal les rapprochent. Pour mettre le tueur en piste, Linda, la divorcée du premier lui raconte : « dès que j'ai découvert son vrai visage, il m'a jetée comme un vieux chiffon. Heureusement nous n'avions pas d'enfant. Il m'a fait avorter parce que le médecin lui avait dit que j'attendais une fille, vous imaginez (...) Il cache bien son tremblement, en plus il a une insuffisance cardiaque. S'il ne prend pas son médicament, il s'étouffe et peut mourir »⁸. Quelques mois après avoir anticipé la mort de ce Loup, la même scène se calque sur celle de Lamia, une des anciennes

⁷ *Ibid.*, pp. 211-212.

⁸ *Ibid.*, pp. 171-172.

maitresses du second, elle avait été abandonnée car elle lui réclamait un enfant. Le soir où elle lui avoue qu'elle est enceinte, il se met en colère et charge Hassan de s'occuper de l'avortement. Plus loin, le narrateur en causant avec le millionnaire remarque « un léger tremblement à sa main droite. Il le masquait en posant sur elle la main gauche qui ne tremblait pas. J'ai pensé : Parkinson »⁹. Il paraît que l'espace se fait mémoire face à ces figures qui refusent la mort, leurs caractéristiques ne cessent de se greffer sur d'autres personnages et dans d'autres lieux. Certes, l'ensemble de ces dédoublement des personnages ainsi que les retours récréent le passé et rendent la tâche du narrateur très difficile. En ce sens, les renvois et les parallélismes font en sorte que le texte s'approprie une nouvelle règle du jeu, ils font de l'écriture un territoire qui s'ouvre à d'autres histoires.

3. La spatialité intertextuelle

L'auteur de *L'Insomnie* ne se limite pas seulement à livrer au lecteur une histoire dont les personnages évoluent dans des espaces et suivent le parcours des péripéties, ce texte est construit à partir de petites histoires où les œuvres des autres artistes résonnent et font du roman une spatialité. Il s'agit des allusions à plusieurs œuvres littéraires et scéniques qui font partie du fonctionnement du texte. L'ensemble de ces échos font de ce roman un jeu mettant le lecteur en contact avec l'histoire de l'art et l'invite à déployer des efforts pour s'interroger sur l'écriture et la construction du sens.

D'abord, le roman s'ouvre sur des pensées étranges, courtes et mécaniques du narrateur: « J'ai tué ma mère. Un oreiller sur le visage. J'ai appuyé un peu. Elle n'a même pas gigoté. Elle a cessé de respirer. C'est tout. Ensuite j'ai dormi, longtemps, profondément »¹⁰. La logique de ces actions dont l'espace et le temps sont absents est déstabilisante, elle met au point un événement grave voire tragique : la mort de la mère. Cependant, le narrateur ne s'y intéresse pas, son indifférence et le manque de culpabilité témoignent chez lui d'un malaise qui déroutent le sens et qui se colle vite au lecteur. Cette ouverture fait écho à l'incipit de *L'Étranger* de Camus qui intrigue son lecteur, le narrateur personnage Meursault se trouve dans la même situation étrange et dépourvue des éléments essentiels du cadre de l'action : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier »¹¹. De même, dans *L'Insomnie*, les réflexions perturbées et l'absence des réactions émotionnelles sont pareilles chez le personnage face au décès de sa mère. L'idée d'occulter le cadre spatial dans ce roman et l'enchaînement machinal des actions traduit les failles de l'existence humaine et l'indifférence du monde face à l'Homme, c'est pourquoi il se permet de réparer l'étrangeté du monde et l'absurdité de la vie, il se met à l'action et investit un autre espace : l'au-delà en facilitant la mort des gens, une raison dont la récompense est une « douce et agréable absence. »¹²

9 *Ibid.*, p. 211.

10 *Ibid.*, p. 11.

11 Camus A. (1942). *L'Étranger*, Paris, Éd. Gallimard, p. 9.

12 Ben Jelloun T., *L'Insomnie*, *op. cit.*, p. 102.

Le regard que porte le romancier sur le sommeil est une métaphore de la mort, elle s'explique par les points crédits sommeil que le narrateur gagne à chaque fois qu'il décide du terme d'un individu. À la fin du roman, il éprouve une grande satisfaction vu le poids de sa victime, son insomnie sera réglée pour toujours, le sommeil prend une autre tournure, le personnage se libère de cet espace de la vie où les nuits d'insomnie se prolongent et accède à un autre lieu du « hors temps », l'aboutissement de la mort. Elle rappelle la fin, cette douce tristesse chez Milan Kundura dans son *Insoutenable légèreté de l'être*. Par ailleurs, tout au long du récit, le narrateur benjellounien tire profit de ses crimes et s'acquiert des privilèges à chaque fois qu'il règle des insignifiances et des brutalités de la vie. Sa mission de moraliste se dégrade, bien que sa conscience lui dicte la gravité de sa conduite, la raison finit par s'estomper devant le frivole et l'égoïsme : « Une voix intérieure m'a dit : « Oublie la morale, ne regarde pas trop ce que tu fais, fais-le et poursuis ton chemin. Pense à toi, sois un peu égoïste. » c'est ainsi que j'ai organisé une grande fête chez moi pour tous mes amis. Ils sont tous venus et, quand on m'a demandé ce que je célébrais ce soir, j'ai répondu : « La légèreté ! L'insondable légèreté de notre existence ! » »¹³. Ce qui donne à réfléchir que l'auteur se rebelle contre l'existence, il ne veut plus la subir passivement, mais il veut s'en émanciper et être l'auteur de sa propre histoire : « Echafauder des scénarios pour les (le trafiquant de drogue et le banquier) supprimer me passionnait. C'est exactement comme écrire pour le cinéma ou composer une petite symphonie »¹⁴. Mais à la fin du récit, le scénariste n'a plus ce pouvoir de bien ficeler des histoires, il avoue son incapacité et devient un corps objet, une force indéfinissable tire ses ficelles comme une marionnette pour jouer le rôle qui lui était attribué, tout semble lui dépasser et s'absorbe dans un autre univers.

Dans la même optique, l'auteur semble très marqué par Alain Robbe-Grillet qui est évoqué à plusieurs reprises, son écriture rappelle celle du « pape » du nouveau roman, elle se caractérise par la démesure des scénarios et la volonté de réordonner le monde. Pareillement à cet écrivain joueur, Tahar Ben Jelloun aime déstabiliser son lecteur. À travers son personnage, il lui rend hommage et paraît fasciné par son esthétique romanesque dans le roman *Les Gommages* : « Dès la première page, je m'ennuie. L'histoire de l'assassinat de M. Dupont a lieu sans vraiment avoir eu lieu. Après quelques pages je m'égare déjà. Je reviens en arrière pour m'y retrouver, et au bout d'une vingtaine de minutes (...) les situations du roman se mêlent à mes rêves et font du désordre »¹⁵. Même l'auteur de *L'Insomnie* met en doute son lecteur, ce dernier fait la même démarche, il retourne en arrière pour le lever et éclairer les perspectives du texte. Sinon, il prend le risque de perdre les fils de l'histoire. En outre, les personnages principaux des deux romans ont en commun une obsession de productivité pour configurer l'avenir. Faire de temps en temps des correspondances à Robbe-Grillet et plus précisément à ses *Gommages* traduit chez Tahar Ben Jelloun la volonté de rejeter la fatalité et ses valeurs surannées. De même, il symbolise chez lui ce besoin d'avoir une gomme pour les effacer et construire d'autres nouvelles.

¹³ *Ibid.*, p. 85.

¹⁴ *Ibid.*, p. 176.

¹⁵ *Ibid.*, p. 136.

En continuant son jeu intertextuel, Tahar Ben Jelloun comme Alfred Hitchcock aime isoler son personnage dans sa chambre. Par son mouvement d'écriture, *L'Insomnie* prend l'apparence d'un film policier et fait de son personnage un détective dont la mission est de protéger l'espace et de débarrasser le monde du mal et des impuretés. Pendant ses nuits blanches, il l'observe et fabrique des scénarios de crimes. Pour ne pas se faire arrêter, il fait recours au jeu du simulacre et tache à accomplir sa mission avec minutie, il est séduit par les films et les techniques du scénariste britannique et refuse de déléguer ses actions « criminelles » à quelqu'un d'autre : « J'étais de nouveau obsédé par la remarque d'Hitchcock sur la difficulté matérielle de tuer quelqu'un à mains nues. Sans avoir recours à une arme à feu, éventualité qui était, en ce qui me concerne, hors de question. Je n'étais pas un tueur, mais un « hâteur » de mort »¹⁶. Faire des renvois à ce scénariste peut traduire que Tahar Ben Jelloun fait de lui un modèle à suivre, cet amour se manifeste par l'excès de la création chez l'auteur de *L'Insomnie*. Il est renforcé également par le vertige qui prend le narrateur suite à un malentendu avec un médecin qu'il a consulté à propos de quelques démangeaisons sur son torse : « Le médecin que j'ai consulté et qui m'avait pris en charge était incapable de me dire d'où venaient ces taches. Il m'a parlé de « vitiligo », et dans ma panique j'ai entendu *Vertigo*, le film à suspense d'Hitchcock. ça a renforcé ma frayeur »¹⁷. Ce que le narrateur souhaite de cette visite ne fait qu'aggraver la situation. De surcroît, cette scène fait écho à une séquence du film en question, le personnage Scottie cherche à se soigner, mais sa tentative de guérison se transforme en traumatisme.

Dans ce roman de réflexion, la vie du narrateur est rythmée par le caractère cyclique ou « l'éternel retour » de l'insomnie qui symbolise le refus de la mort, ces circonstances prédisposent le narrateur à se mettre en dialogue avec les œuvres que l'écrivain avait lues ou vues. De même, la dimension constitutive que prend l'intertextualité dans ce roman dépasse l'idée de brouiller le récepteur et de faire de Tahar Ben Jelloun un grand lecteur, elle porte dans ses plis d'autres engagements. « Le personnage peut se présenter comme un instrument intertextuel (au service du projet que s'est fixé l'auteur dans un roman particulier), une illusion de personne (suscitant chez le lecteur des réactions affectives), ou un prétexte à l'apparition de telle ou de telle scène (qui, sollicitant l'inconscient, autorise un investissement fantasmatique) »¹⁸. Outre que l'effet de lecture de ces renvois anticipe l'avenir des personnages chez le lecteur, il l'oriente à découvrir d'autres œuvres romanesques et à chercher une liberté à côté de celle de l'auteur pour élaborer ensemble une vision universelle du monde. De surcroît, par cette inscription intertextuelle qui s'étend tout au long de l'œuvre et qui se fait espace, l'auteur cherche à structurer son roman et à joindre toutes les pensées pour en ressortir une seule susceptible d'introduire l'ordre là où il ne se trouve pas.

¹⁶ *Ibid.*, p. 57.

¹⁷ *Ibid.*, p. 161.

¹⁸ Jouve, V. (2010). *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, p. 94.

Conclusion

L'Insomnie de Tahar Ben Jelloun est un roman qui relève d'une obsession d'aborder des questions fondamentales de l'existence et de mettre à nu les injustices sociales et politiques. À travers l'histoire se profile la dégradation ou presque la perte de l'intérêt général. Pour remettre en cause l'idée de la vérité du monde, le texte se présente comme une ouverture au possible et se met du côté d'un assemblage du réel, du surnaturel et du fantastique. De même, il se situe à cheval entre le roman traditionnel et le nouveau roman et met en scène un jeu entre la vérité et la fiction. La force de ce texte émane de l'insomnie du narrateur personnage qui voyage dans les profondeurs de ses nuits et monte des films, des livres et des scénarios pour avoir sa propre théorie de reconstruire l'image du monde dont l'avenir paraît improbable. Avec son esprit humaniste, il décide du terme de la vie de ceux dont la maladie a épuisé leurs forces et de ceux qui mettent en danger la vie des innocents et qui déshumanisent l'Homme. Pour réaliser ce dessein, l'espace comme scène de crime, se présente sous les formes les plus diversifiées et les plus complexes, il est mis en abyme et bascule d'un lieu habitué au personnage vers d'autres hors du temps. Dans cette panoplie d'espaces, l'histoire ne cesse de retourner sur elle-même et de porter les traces de lecture de son auteur. De plus, le narrateur se met en mouvement et son identité refuse la logique de la stabilité. Ce qui exige du lecteur la force et le courage pour dénouer les ficelles de l'intrigue et celle de la vie humaine.

Bibliographie

- Bachelard, G. *La Poétique de l'espace*, France, PUF. Consulté le 01/09/2021 sur : <https://gastonbachelard.org/wp-content/uploads/2015/07/BACHELARD-Gaston-La-poetique-de-l-espace.pdf>, p. 266.
- Ben Jelloun, T. (2019). *L'Insomnie*. Éd. Gallimard, p. 260.
- Berrezzouk, M. (2019). *L'Espace dans le roman marocain d'expression française*. Virgule Éditions, p. 296.
- Camus, A. (1942). *L'Étranger*. Éd. Gallimard, p. 184.
- Jayed, A. (2015). *Espace et représentation*. Impression Édition, p. 105.
- Jouve, V. (2010). *Poétique du roman*. Éd. Armand Colin, p. 220.
- Mehdi, F. (2018). *À l'Écoute des écrivains marocains*. Virgule Éditions, p. 168.
- Ricardeau, J. (1973). *Le Nouveau roman*. Éd. Le Seuil, p. 253.
- Robbe-Grillet, A. (1963). *Pour un nouveau roman*. Les Éditions de Minuit, p. 183.